

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 19 [i.e.20]

Artikel: Lausanne, 11 mai 1878
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184742>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affrancés.

Lausanne, 11 Mai 1878.

Nos lectrices ont sans doute quelquefois fait la moue à la lecture des divers articles que nous avons publiés sur le caractère de la femme, sur les extravagances de la toilette et autres petits travers de la plus belle moitié de l'humanité. Elles ne doutent pas cependant que nous reconnaissons qu'il y a de nombreuses exceptions à la règle, et, pour les en convaincre, nous nous empressons de leur offrir ici un extrait du discours de Victor Hugo, prononcé dernièrement sur la tombe de Madame Louis Blanc. A l'avis des personnes compétentes, ce morceau constitue une des pages les plus sublimes du grand poète :

« Ce que Louis Blanc a fait pour moi il y a deux ans, je le fais aujourd'hui pour lui. Je viens dire en son nom l'adieu suprême à un être aimé. L'ami qui a encore la force de parler supplée l'ami qui ne sait même plus s'il a encore la force de vivre. Ces douloureux serremments de mains au bord des tombes font partie de la destinée humaine.

Madame Louis Blanc fut la compagne modeste d'un illustre exilé. *Louis Blanc proscrit trouva cette âme*. La Providence réserve de ces rencontres aux hommes justes ; la vie portée à deux, c'est la vie heureuse. Madame Louis Blanc fut une figure se-reine et calme, entrevue dans cette lumière orangeuse qui de nos jours se mêle aux renommées. Madame Louis Blanc disparaissait dans le rayonnement de son glorieux mari, plus fière de disparaître que lui de rayonner. Il était sa gloire, elle était sa joie. Elle remplissait la grande fonction obscure de la femme, qui est d'aimer.

L'homme s'efforce, invente, crée, sème et moissonne, détruit et construit, pense, combat, contemple ; la femme aime. Et que fait-elle avec son amour ? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée. *Plus le travailleur est grand, plus la compagne doit être douce*.

Madame Louis Blanc avait cette douceur. Louis Blanc est un apôtre de l'idéal ; c'est le philosophe dans lequel il y a un tribun, c'est le grand orateur, c'est le grand citoyen, *c'est l'honnête homme belligérant*, c'est l'historien qui creuse dans le passé le sillon de l'avenir. *De là une vie insultée et tourmentée*. Quand Louis Blanc, dans sa lutte pour le

juste et pour le vrai, en proie à toutes les haines et à tous les outrages, avait bien employé sa journée et bien fait dans la tempête son fier travail d'esprit combattant, il se tournait vers cette humble et noble femme et se reposait dans son sourire. (*Sensation*).

Hélas ! elle est morte.

Ah ! vénérons la femme, sanctifions-la, glorifions-la. La femme, c'est l'humanité vue par son côté tranquille ; la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles. C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce et nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est l'ennemi ; *la femme, c'est l'amie*. Ah ! protégeons-la ; rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse. *La femme contient le problème social et le mystère humain*. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. *Et le jour où elle nous manque, tout nous manque*. C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous. Et quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir. (*Vive émotion*).

Vous voilà seul, ô Louis Blanc.

O cher proscrit, c'est maintenant que l'exil commence.

Mais j'ai foi dans votre indomptable courage. J'ai foi dans votre âme illustre. Vous vaincrez. Vous vaincrez même la douleur.

Vous savez bien que vous vous devez à la grande dispute du vrai, au droit, à la République, à la liberté. Vous savez bien que vous avez en vous l'unique mandat impératif, celui qu'aucune loi ne peut supprimer, la conscience. Vous dédieriez à votre chère morte les vaillants efforts qui vous restent à faire. Vous vous sentirez regardé par elle. O mon ami, vivez, pleurez, persévérez. Les hommes tels que vous sont privilégiés dans le sens redoutable du mot ; ils résument en eux la douleur humaine ; le sort leur fait une poignante et utile ressemblance avec ceux qu'ils doivent protéger et défendre ; il leur impose l'affront continuel afin qu'ils s'intéressent à tous ceux que l'on calomnie ; il leur impose le combat perpétuel afin qu'ils s'intéressent à tous

ceux qui luttent ; il leur impose le deuil éternel afin qu'ils s'intéressent à tous ceux qui souffrent ; comme si le mystérieux destin voulait, par cet incessant rappel à l'humanité, leur faire mesurer la grandeur de leur devoir à la grandeur de leur malheur. (*Acclamation*). »

Les soldats anglais.

On se demande, dit le *Petit Marseillais*, si une guerre venait à éclater, quelle figure l'armée anglaise ferait en face de ces redoutables soldats russes encore tout enflammés par leurs récents succès en Orient. On a même l'air de faire quelque peu fi des soldats anglais, et ce n'est pas sans une certaine inquiétude qu'on a vu la guerre devenir imminente. Cependant, pour quiconque connaît tant soit peu l'armée anglaise, il est avéré que cette armée ne le cède à aucune autre en Europe pour la bravoure et la vigueur. Le passé est là pour répondre de l'avenir, et jamais les habits rouges des soldats anglais n'ont paru sur un champ de bataille sans y faire brillante mine. La qualité particulière du soldat anglais est une intrépidité froide et tenace que ne rebute et n'affaiblit aucun danger. Il est surtout terrible derrière des retranchements. En Espagne et en Portugal, l'armée française apprit ce que valait la ténacité anglaise à Talavera et à Vittoria.

En Crimée, que de faits d'armes ! La bataille d'Inkermann est un des souvenirs les plus glorieux de la campagne. Et la fameuse charge de Balaklava, où les cavaliers anglais ne trouvèrent rien de mieux que d'ôter le mors à leurs chevaux, ce qui fait que la cavalerie s'emporta follement, et qu'on compte aujourd'hui les héros qui revinrent de cette affaire.

Bons soldats, ces Anglais, et si la guerre malheureusement éclate, la lutte sera dure et sanglante, longue surtout, car si nos voisins sont longs à se mettre en train, une fois qu'ils y sont, ils restent implacables.

À côté de ces qualités de premier ordre, le soldat anglais a de grands défauts. Il ne se bat pas bien quand il n'a pas dans l'estomac sa tranche de filet de bœuf et son thé. Aussi l'intendance de l'armée anglaise est-elle un des rouages les plus complets qu'il y ait.

L'armée anglaise n'est pas très nombreuse, mais les éléments qui la composent sont de premier ordre ; et, au besoin, elle pourrait se servir de ses régiments indigènes, qui seraient aussi redoutables que nos braves tirailleurs algériens.

Les généraux qui devront commander l'armée, en cas de guerre, sont sir Garnett Wolseley et lord Napier de Magdala. Le premier a conduit avec un mérite rare la campagne contre les Ashantes. Quant à lord Napier, c'est l'habile homme de guerre qui réduisit Théodoros.

A peine l'*Histoire d'un crime* était-elle sortie de presse que Victor Hugo nous annonçait son nou-

veau poème, *Le Pape*, que tous les amis de la littérature voudront posséder. On reste saisi d'étonnement et d'admiration devant la prodigieuse fécondité de ce génie, dont les productions incessantes, loin de pâlir, de se ressentir de l'influence de l'âge, semblent briller d'un plus vif éclat. Il suffit pour s'en convaincre de lire un des morceaux de ce poème, qui a pour titre : *Un champ de bataille*, que divers journaux ont reproduit. On n'a jamais écrit une plus énergique et plus éloquente protestation contre la guerre.

Deux armées sont en présence.

J'ai peur. Je sens ici comme une âme terrible.
L'homme est la flèche, ô cieus profonds, l'homme est la cible !
Mais quel est donc le bras qui tend cet arc affreux ?
Pourquoi ces hommes-ci s'égorgeant-ils entre eux ?
Quoi ! peuple contre peuple ! ô nations trompées !

(S'avançant entre les deux armées.)

De quel droit avez-vous les mains pleines d'épées ?
Que faites-vous ici ? Qu'est-ce que ces pavois ?
Que veulent ces canons ? Hommes que j'entrevois,
Dans l'assourdissement des trompettes farouches,
Plus forts que des lions et plus vains que des mouches,
Pour le plaisir de qui vous exterminiez-vous ?
Tous n'avez qu'un seul droit, c'est de vous aimer tous,
Dieu vous ordonne d'être ensemble sur la terre.
Dieu, sous sa douce loi, cache un devoir austère ;
Comme à l'érable, au chêne, à l'orme, au peuplier,
Il vous a dit de croître et de multiplier.
Aimez-vous. Les palais doivent la paix aux chaumes.
Ô rois, des deux côtés vous voyez des royaumes,
Des fleuves, des cités, la terre à partager,
Des droits pareils aux loups cherchant à se manger,
Des trônes se gênant, les clairons, les chimères,
La gloire ; et moi je vois des deux côtés des mères,
Je vois des deux côtés des cœurs désespérés,
Je vois l'écrasement des sillons et des prés,
La lumière à des yeux pleins d'aurore ravie,
Le deuil, l'ombre, et la fuite affreuse de la vie.
Je vois les nations que la mort joue aux dés.
Mais qui donc êtes-vous, hommes qui m'entendez ?
Quoi ! vous êtes le nombre et vous êtes la force !
Vous êtes la racine et la tige et l'écorce,
Le feuillage et le fruit de l'arbre universel ;
Le désert et le sable, et la mer et le sel
Sont à vous : vous avez toutes les étendues ;
Si vous voulez planer, vos ailes éperdues,
Hommes, ont l'infini pour s'y précipiter,
Vous pouvez rayonner, adorer, enfanter ;
Les astres et les vents vous donnent des exemples,
Les vents pour vos essors, les astres pour vos temples :
Vous êtes l'ouvrier qui tient tout dans sa main,
Vous êtes le géant de Dieu, le genre humain ;
Et vous aboutissez à de vils chocs d'armées !
Et le titan se fait le forçat des pygmées !
Vous êtes cela, peuple, et vous faites ceci !
Mais alors l'impossible existe ! Oui, c'est ainsi.
C'est parce que deux rois, deux spectres, deux vampires,
Parce que deux néants s'arrachent deux empires,
Parce que l'un, ce jeune, et l'autre, ce vieillard,
Semblent grand à travers on ne sait quel brouillard,
Étant, le jeune, un fou, le vieux, un imbécile,
C'est parce qu'un vain sceptre entre leurs mains oscille
À tous les tremblements du vice et de l'erreur,
C'est parce que ces deux atomes en fureur
S'insultent, qu'on entend, ô triste foule humaine,
Ô peuples, sans savoir pourquoi, dans cette plaine
Votre stupidité formidable rugir !
Vous êtes des pantins que des fils font agir ;
On vous met dans la main une lame pointue,
Vous ne connaissez pas celui pour qui l'on tue,